

Chapitre 6 – Servantes et valets, de l’ombre à la lumière

Table des matières

Chapitre 6 – Servantes et valets, de l’ombre à la lumière	1
Lire une œuvre intégrale : <i>Le Jeu de l’amour et du hasard</i> , de Marivaux (1730)	2
Texte 1 Les obstacles à l’amour, p.147	2
Texte 2 Les obstacles à l’amour, p.147	5
Texte 3 Une déclaration, p.150	7
Texte 4 La vérité des sentiments, p.151.....	9
Texte écho Kechiche, <i>L’Esquive</i> , 2003, p.152	11
Étudier un groupement de textes : La revanche des valets	12
Texte 1 Molière, <i>Tartuffe</i> , 1669, p.153	12
Texte 2 Beaumarchais, <i>Le Mariage de Figaro</i> , 1778, p.155	16
Texte 3 Genet, <i>Les Bonnes</i> , 1947, p.158	18
Texte 4 Marie Ndiaye, <i>Hilda</i> , 1998, p.160	21
Texte écho Leïla Slimani, <i>Chanson douce</i> , 2016, p.161.....	23

**Lire une œuvre intégrale : *Le Jeu de l'amour et du hasard*, de
Marivaux (1730)**

Texte 1 Les obstacles à l'amour, p.147

S'écartant des codes de la comédie, le rideau s'ouvre sur Silvia, la jeune première, qui exprime le choix inattendu de ne pas se marier.

Acte I, scène 1

Silvia. – Mais encore une fois, de quoi vous mêlez-vous, pourquoi répondre de mes sentiments¹ ?

Lisette. – C'est que j'ai cru que, dans cette occasion-ci, vos sentiments ressembleraient à ceux de tout le monde ; Monsieur votre père me demande si vous
5 êtes bien aise² qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie : moi je lui réponds qu'oui ; cela va tout de suite ; et il n'y a peut-être que vous de fille³ au monde, pour qui ce oui-là ne soit pas vrai ; le non n'est pas naturel.

Silvia. – Le non n'est pas naturel, quelle sottise naïveté ! Le mariage aurait donc de grands charmes pour vous ?

10 **Lisette.** – Eh bien, c'est encore oui, par exemple.

Silvia. – Taisez-vous, allez répondre vos impertinences⁴ ailleurs, et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre...

Lisette. – Mon cœur est fait comme celui de tout le monde ; de quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne ?

15 **Silvia.** – Je vous dis que, si elle osait, elle m'appellerait une originale.

Lisette. – Si j'étais votre égale, nous verrions.

Silvia. – Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

Lisette. – Ce n'est pas mon dessein ; mais dans le fond voyons, quel mal ai-je fait de dire à Monsieur Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée ?

20 **Silvia.** – Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai, je ne m'ennuie pas d'être fille.

Lisette. – Cela est encore tout neuf.

Silvia. – C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon père croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne
25 servira peut-être de rien.

Lisette. – Quoi, vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine ?

Silvia. – Que sais-je, peut-être ne me conviendra-t-il point, et cela m'inquiète.

Lisette. – On dit que votre futur est un des plus honnêtes du monde, qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine, qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit, qu'on
30 ne saurait être d'un meilleur caractère ; que voulez-vous de plus ? Peut-on se figurer de mariage plus doux ? D'union plus délicieuse ?

Silvia. – Délicieuse ! Que tu es folle avec tes expressions !

Lisette. – Ma foi, Madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant⁵ de cette espèce-là veuille se marier dans les formes ; il n'y a presque point de fille, s'il
35 lui faisait la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie ; aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour ; sociable et spirituel⁶, voilà pour l'entretien de la société : pardi, tout en sera bon, dans cet homme-là, l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

Silvia. – Oui dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble, mais
40 c'est un, on dit, et je pourrais bien n'être pas de ce sentiment-là, moi ; il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

Lisette. – Tant pis, tant pis, mais voilà une pensée bien hétéroclite !

Silvia. – C'est une pensée de très bon sens ; volontiers un bel homme est fat,
je l'ai remarqué.

45 **Lisette.** – Oh, il a tort d'être fat⁷ ; mais il a raison d'être beau.

Silvia. – On ajoute qu'il est bien fait ; passe.

Lisette. – Oui-da, cela est pardonnable.

Silvia. – De beauté, et de bonne mine je l'en dispense, ce sont là des agréments
superflus.

50 **Lisette.** – Vertuchoux ! si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

Marivaux, Le Jeu de l'amour et du hasard, 1730, Acte I, scène 1.

1. Donner une réponse sur mes sentiments.

2. Satisfaite.

3. Célibataire.

4. Manière irrespectueuse de parler.

5. Un prétendant.

6. Drôle et intelligent.

7. Prétentieux.

Texte 2 Les obstacles à l'amour, p.147

Les valets et les maîtres ont échangé leurs vêtements. Lisette et Arlequin se font la cour, mais chacun croit que l'autre est un maître.

Acte II, scène 3

Lisette. – J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, Monsieur, c'est par galanterie que vous faites l'impatient, à peine êtes-vous arrivé ! Votre amour ne saurait être bien fort, ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

Arlequin. – Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de votre façon ne
5 reste pas longtemps au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien¹, le second lui a donné des forces et le troisième l'a rendu grand garçon ; tâchons de l'établir au plus vite, ayez soin de lui puisque vous êtes sa mère.

Lisette. – Trouvez-vous qu'on le maltraite, est-il si abandonné ?

Arlequin. – En attendant qu'il soit pourvu², donnez-lui seulement votre
10 belle main blanche, pour l'amuser un peu.

Lisette. – Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne saurait avoir la paix qu'en vous amusant.

Arlequin, lui baisant la main. – Cher joujou de mon âme ! Cela me réjouit comme du vin délicieux, quel dommage de n'en avoir que roquille³ !

15 **Lisette.** – Allons, arrêtez-vous, vous êtes trop avide.

Arlequin. – Je ne demande qu'à me soutenir en attendant que je vive.

Lisette. – Ne faut-il pas avoir de la raison ?

Arlequin. – De la raison ! Hélas, je l'ai perdue, vos beaux yeux sont les filous qui me

l'ont volée.

20 **Lisette.** – Mais est-il possible que vous m'aimiez tant ? Je ne saurais me le persuader.

Arlequin. – Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste...

Lisette. – Mon miroir ne servirait qu'à me rendre plus incrédule.

25 **Arlequin.** – Ah ! Mignonne, adorable, votre humilité ne serait donc qu'une hypocrite !

Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, 1730, Acte II, scène 3.

1. Mon amour.

2. Contenté.

3. Une petite quantité.

Texte 3 Une déclaration, p.150

Silvia, déguisée en Lisette, et Dorante, déguisé en Arlequin, ne sont pas indifférents l'un à l'autre mais ils jugent leur amour impossible puisqu'ils croient ne pas appartenir au même rang social. Dorante cherche à exprimer son amour. Devant la froideur de Silvia, il décide de partir.

Acte II, scène 9

Dorante. – Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

Silvia. – Oh, il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

Dorante. – Que peux-tu me reprocher ? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

5 **Silvia, à part.** – Il ne faudrait pas s'y fier.

Dorante. – Et que pourrais-je espérer en tâchant de me faire aimer ? Hélas ! Quand même j'aurais ton cœur...

Silvia. – Que le ciel m'en préserve ! Quand tu l'aurais, tu ne le saurais pas, et je ferais si bien, que je ne le saurais pas moi-même : tenez, quelle idée il lui vient là !

10 **Dorante.** – Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

Silvia. – Sans difficulté.

Dorante. – Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

Silvia. – Rien, ce n'est pas là ce qui te nuit¹.

15 **Dorante.** – Eh bien, chère Lisette, dis-le-moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

Silvia. – Oh, je te l'ai assez dit, tâche de me croire.

Dorante. – Il faut que je le croie ! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi

des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras !

20 accable mon cœur de cette certitude-là. J'agis de bonne foi, donne-moi du secours²
contre moi-même, il m'est nécessaire, je te le demande à genoux. (*Il se jette à
genoux. Dans ce moment, M. Orgon et Mario³ entrent et ne disent mot.*)

Silvia. – Ah, nous y voilà ! Il ne manquait plus que cette façon-là⁴ à mon
aventure ; que je suis malheureuse ! C'est ma facilité qui le place là ; lève-toi
25 donc. Bourguignon, je t'en conjure ; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira,
que me veux-tu ? Je ne te hais point, lève-toi, je t'aimerais si je pouvais, tu ne me
déplais point, cela doit te suffire.

Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, 1730, Acte II, scène 9.

1. Fait du tort.
2. Aide.
3. Respectivement, le père et le frère de Silvia, avertis des travestissements de deux personnages.
4. Manière de s'y prendre.

Texte 4 La vérité des sentiments, p.151

Silvia connaît maintenant la véritable identité de celui qu'elle aime depuis la scène 12 de l'acte II. Toutefois, elle a gardé son masque parce qu'elle espère que l'amour de Dorante est tel qu'il la demandera en mariage, alors même qu'il la prend pour une soubrette.

Acte III, scène 8

Silvia. – Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez, mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous ; que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire ! La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les

5 amusements d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement ; vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison. Mais moi, Monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite ?

Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte ? Qui voulez-vous que mon
10 cœur mette à votre place ? Savez-vous bien que si je vous aimais, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucherait plus ? Jugez donc de l'état où je resterais, ayez la générosité¹ de me cacher votre amour : moi qui vous parle, je me ferais un scrupule² de vous dire que je vous aime, dans les dispositions où vous êtes. L'aveu de mes sentiments pourrait exposer votre raison, et vous voyez bien
15 aussi que je vous les cache.

Dorante. – Ah ! Ma chère Lisette, que viens-je d'entendre : tes paroles ont un feu qui me pénètre, je t'adore, je te respecte ; il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparaisse devant une âme comme la tienne. J'aurais honte que mon orgueil tînt

encore contre toi, et mon coeur et ma main t'appartiennent. [...]

20 **Silvia.** – Oh, je n'y tâcherai point gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

Dorante. – Ne consentez-vous pas d'être à moi ?

Silvia. – Quoi, vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colère d'un père, malgré votre fortune ?

Dorante. – Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue, ma fortune nous suffit
25 à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance : ne disputons point, car je ne changerai jamais.

Silvia. – Il ne changera jamais ! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante ?

Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, 1730, Acte III, scène 8.

1. Grandeur d'âme.

2. Délicatesse qui pousse à agir avec droiture.

Texte écho Kechiche, *L'Esquive*, 2003, p.152

Dans un collège de la banlieue parisienne, une professeure de français fait répéter *Le Jeu de l'amour et du hasard* à ses élèves.

Ce que Marivaux nous dit, là : les riches jouent les pauvres, les pauvres jouent les riches. Personne n'y arrive, personne n'y arrive bien. Ce qu'il nous montre, c'est qu'on est complètement prisonniers de notre condition sociale. Et que quand on est riche pendant vingt ans ou pauvre pendant vingt ans, on peut toujours se mettre en haillons quand on est riche, et puis en robe haute couture quand on est pauvre, on ne se débarrasse pas d'un langage, d'un certain type de sujet de conversation, d'une manière de s'exprimer, de se tenir qui indique d'où on vient. Et d'ailleurs, ça s'appelle *Le Jeu de l'amour et du hasard*, mais il nous montre qu'il n'y a pas de hasard.

Les riches tombent amoureux de qui, dans la pièce ? Des riches. Et les pauvres, ils tombent amoureux de qui, dans la pièce ? Des pauvres. Donc ils se reconnaissent malgré leurs déguisements. Et ils tombent amoureux au sein de leur même classe sociale. Donc il n'y a pas de hasard mais il n'y a pas non plus d'amour, l'amour où on l'entend habituellement, c'est-à-dire l'amour pur. Normalement on tombe amoureux d'un être, un être pur, le moi profond, pas tout ce qu'il y a aux alentours. Eh bien non, dit Marivaux, on est complètement conditionné par son milieu d'origine. On reste entre soi ; on peut toujours se déguiser, on n'échappe pas à sa condition d'origine.

Extrait du scénario du film.

Étudier un groupement de textes : La revanche des valets

Texte 1 Molière, *Tartuffe*, 1669, p.153

Tartuffe, un dévot, s'est introduit dans la demeure d'Orgon et y impose sa loi. La scène d'exposition réunit toute la famille, à l'exception d'Orgon et de Tartuffe. La servante, Dorine, n'est pas dupe et tient tête à Madame Pernelle, la mère d'Orgon.

Acte I, scène 1

Dorine

Il¹ passe pour un saint dans votre fantaisie :

Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Madame Pernelle

Voyez la langue !

Dorine

À lui, non plus qu'à son Laurent²,

Je ne me fierais, moi, que sur un bon garant³.

Madame Pernelle

- 5 J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;
Mais pour homme de bien, je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez⁴

Qu'à cause qu'⁵il vous dit à tous vos vérités.

C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
10 Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

Dorine

Oui ; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans⁶ ?
En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
15 Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?
Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

Madame Pernelle

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme⁷ ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
20 Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ;
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien. [...]

Dorine

25 Daphné, notre voisine, et son petit époux
Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire ;
© Nathan - Horizons pluriels 2^{de}, 2019

Ils ne manquent jamais de saisir promptement
30 L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie :
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
35 Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues⁸ qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Madame Pernelle

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.
40 On sait qu'Orante mène une vie exemplaire :
Tout ses soins vont au Ciel ; et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

Dorine

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne !
Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;
45 Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude⁹ à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages ;
Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,

50 Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la faiblesse.

Molière, *Tartuffe*, 1669, Acte I, scène 1.

1. Tartuffe.
2. Le serviteur de Tartuffe.
3. Personne de confiance.
4. Repoussez.
5. Parce que.
6. Que quelqu'un vienne ici.
7. Désapprouve.
8. Aventures amoureuses.
9. Sage et pudique.

Texte 2 Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, 1778, p.155

Le comte Almaviva, maître de Figaro, voudrait rétablir le droit de cuissage pour profiter de Suzanne, que Figaro doit épouser le jour même. Le valet craint que sa future épouse ne soit séduite. Dans ce monologue, il laisse éclater sa colère contre le comte.

Acte V, scène 3

Figaro. – Non, monsieur le comte, vous ne l'¹aurez pas... vous ne l'aurez pas.

Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !...

noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait

pour tant de biens ? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus :

5 du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu², perdu dans la

foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister

seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et

vous voulez jouter³ !...

On vient, c'est elle, ce n'est personne. La nuit est noire en diable, et me voilà faisant

10 le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié !

(Il s'assied sur un banc.) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! Fils de je

ne sais pas qui ; volé par des bandits ; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte

et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la

chimie, la pharmacie, la chirurgie ; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à

15 peine me mettre à la main une lancette⁴ vétérinaire ! – Las d'attrister des bêtes

malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le

théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche⁵ une comédie dans les

mœurs du sérail : auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans
scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans
20 mes vers la Sublime Porte⁶, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'
'Égypte, les royaumes de Barca⁷, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc ; et voilà
ma comédie flambée⁸ [...].

Beaumarchais, Le Mariage de Figaro, Acte V, scène 3, 1778.

1. Suzanne.
2. Mot qui signifie « par la mort de Dieu », composé pour éviter un blasphème.
3. Vous mesurer à moi.
4. Instrument médical.
5. Compose rapidement.
6. Porte monumentale à Constantinople (Istanbul), symbole de la puissance de l'empire Ottoman.
7. Partie de l'actuelle Lybie.
8. Gâchée, inutile.

Texte 3 Genet, *Les Bonnes*, 1947, p.158

Solange et Claire, les bonnes, envisagent de tuer « Madame », leur patronne. Elles répètent le meurtre dans un jeu ritualisé dans lequel Solange joue Claire et Claire incarne Madame.

Solange. – Je vous hais ! Je vous méprise. Vous ne m'intimidez plus. Réveillez le souvenir de votre amant, qu'il vous protège. Je vous hais ! Je hais votre poitrine pleine de souffles embaumés. Votre poitrine... d'ivoire ! Vos cuisses... d'or ! Vos pieds... d'ambre ! (*elle crache sur la robe rouge*) Je vous hais !

5 **Claire, suffoquée.** – Oh ! Oh ! Mais...

Solange, marchant sur elle. – Oui madame, ma belle madame. Vous croyez que tout vous sera permis jusqu'au bout ? Vous croyez pouvoir dérober la beauté du ciel et m'en priver ? Choisir vos parfums, vos poudres, vos rouges à ongles, la soie, le velours, la dentelle et m'en priver ? Et me prendre le laitier ? Avouez ! Avouez le
10 laitier ! Sa jeunesse, sa fraîcheur vous troublent, n'est-ce pas ? Avouez le laitier. Car Solange vous emmerde !

Claire, affolée. – Claire ! Claire !

Solange. – Hein ?

Claire, dans un murmure. – Claire, Solange, Claire.

15 **Solange.** – Ah ! Oui, Claire. Claire vous emmerde ! Claire est là, plus claire que jamais. Lumineuse ! *Elle giffe Claire.*

Claire. – Oh ! Oh ! Claire... vous... oh !

Solange. – Madame se croyait protégée par ses barricades de fleurs, sauvée par un exceptionnel destin, par le sacrifice. C'était compter sans la révolte des bonnes.

20 La voici qui monte, madame. Elle va crever et dégonfler votre aventure. Ce monsieur

n'était qu'un triste voleur et vous une...

Claire. – Je t'interdis !

Solange. – M'interdire ! Plaisanterie ! Madame est interdite. Son visage se décompose. Vous désirez un miroir ? *Elle tend à Claire un miroir à main.*

25 **Claire,** *se mirant avec complaisance.* – J'y suis plus belle ! Le danger m'auréole, Claire, et toi tu n'es que ténèbres.

Solange. – ... infernales ! Je sais. Je connais la tirade. Je lis sur votre visage ce qu'il faut vous répondre et j'irai jusqu'au bout. Les deux bonnes sont là, les dévouées servantes ! Devenez plus belle pour les mépriser. Nous ne vous craignons plus.

30 Nous sommes enveloppées, confondues dans nos exhalaisons, dans nos fastes, dans notre haine pour vous. Nous prenons forme, madame. Ne riez pas. Ah ! Surtout ne riez pas de ma grandiloquence...

Claire. – Allez-vous-en.

Solange. – Pour vous servir, encore, madame ! Je retourne à ma cuisine. J'y
35 retrouve mes gants et l'odeur de mes dents. Le rot silencieux de l'évier. Vous avez vos fleurs, j'ai mon évier. Je suis la bonne. Vous au moins vous ne pouvez pas me souiller. Mais vous ne l'emporterez pas en paradis. J'aimerais mieux vous y suivre que de lâcher ma haine à la porte. Riez un peu, riez et priez vite, très vite ! Vous êtes au bout du rouleau ma chère ! (*Elle tape sur les mains de Claire qui protège sa*
40 *gorge.*) Bas les pattes et découvrez ce cou fragile. Allez, ne tremblez pas, ne frissonnez pas, j'opère vite et en silence. Oui, je vais retourner à ma cuisine, mais avant je termine ma besogne.

Elle semble sur le point d'étrangler Claire. Soudain un réveille-matin sonne. Solange s'arrête. Les deux actrices se rapprochent, émues, et écoutent, pressées l'une contre
45 *l'autre.*

Jean Genet, *Les Bonnes*, © Éditions Gallimard.

Texte 4 Marie Ndiaye, *Hilda*, 1998, p.160

Mme Lemarchand exprime ses récriminations au sujet de sa servante, Hilda. Elle les adresse au mari de celle-ci, Frank Meyer, qui est présent sur scène mais parle peu.

Mme Lemarchand. – Hilda monte faire les lits, le mien et ceux des enfants.

Je suis là, derrière elle, regardant, mais Hilda feint de ne pas me voir, ou peut-être ne songe-t-elle-même pas à me montrer qu'elle sait que je suis là. Hilda secoue mes couettes à la perfection, Hilda est ma première femme, Franck, qui tourne
5 chaque jour mon matelas. Une femme de corvée comme Hilda, tout autre que moi l'appellerait une perle. Ensuite, Frank, bien sûr, l'aspirateur et le chiffon et le repas des enfants et la sieste des enfants et la vaisselle et le goûter et les vitres et la cire, tout ce que vous pouvez imaginer sans mon aide. Mais ceci aussi :
Hilda refuse systématiquement ce que je lui offre. Franck ! Connaissez-vous
10 beaucoup de patronnes qui ait comme moi le désir sincère, généreux, gratuit, de prendre un petit café en compagnie de leur servante, toutes les deux assises à la table de la cuisine ou bien debout. Franck, un coin de fesse au comptoir de mon bar américain, et ainsi conversant et riant comme deux amies ? Il me faut, Franck, de ces conversations de femmes qui rapprochent les esprits et unissent
15 subtilement, quelle qu'en soit la légèreté. Je veux qu'Hilda soit mon égale. Je veux déjeuner avec Hilda et bavarder entre deux tâches ménagères. Enfin, Franck, comprenez-vous qu'Hilda ne veuille être qu'une domestique ? Elle peut être mon amie. Quelle servante refuserait ? Hilda me dédaigne. Hilda préfère bouffer, oui, bouffer, en même temps que les enfants, derrière leur chaise, debout, rapidement,
20 se nourrir et en finir, comme une esclave. Hilda m'insulte, Frank. Merci bien,

et elle s'éloigne. Hilda est payée, Franck. Hilda est bien payée et bien traitée.

Pourquoi joue-t-elle l'esclave ? Hilda est ma servante, mon employée, ma femme

à tout faire, et mon amie si elle y consent. Connaissez-vous, Franck, dans notre

petite ville, beaucoup de dames qui voudraient faire leur amie de leur bonne ?

25 C'est un honneur et un privilège que d'être considérée ainsi. Pourquoi Hilda me repousse-t-elle, Franck ?

Franck. – Oui, c'est comme ça.

Mme Lemarchand. – Hilda devrait avoir honte. Je ne suis que sa maîtresse, pas son bourreau. Et je veux faire monter Hilda jusqu'à moi. Merci bien. Je ne

30 mérite pas cela. Franck, est-ce qu'une dame de mon espèce ne mérite pas plus d'égards ?

Marie NDiaye, *Hilda*, © Les Éditions de Minuit, 1999.

Texte écho Leïla Slimani, *Chanson douce*, 2016, p.161

***Chanson douce* raconte l'histoire de Louise, l'employée irréprochable d'un couple de cadres urbains. Un jour, elle commettra l'irréparable. Ce soir-là, elle prépare et sert un dîner à ses patrons et leurs amis.**

Ils se lèvent en riant pour passer à table. Paul assoit Emma à côté de lui. Louise se précipite dans la cuisine et elle est accueillie par des bravos en entrant dans le salon, son plat à la main. « Elle rougit », s'amuse Paul, d'une voix trop aiguë. Pendant quelques minutes, Louise est au centre de toute l'attention. « Comment a-t-elle fait
5 cette sauce ? » « Quelle bonne idée le gingembre ! » Les invités vantent ses prouesses et Paul se met à parler d'elle – « notre nounou » – comme on parle des enfants et des vieillards, en leur présence. Paul sert le vin, et les conversations s'élèvent vite au-dessus de ces nourritures terrestres. Ils parlent de plus en plus fort. Ils écrasent leurs cigarettes dans leurs assiettes et les mégots flottent dans un reste
10 de sauce. Personne n'a remarqué que Louise s'est retirée dans la cuisine qu'elle nettoie avec application.

Leïla Slimani, *Chanson douce*, © Éditions Gallimard, 2016.